

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, mardi 29 septembre (1914)

La grande bataille de dimanche, dont le fracas est parvenu avec tant d'intensité jusqu'à nous, a eu pour théâtre le village d'Eppegem (**N.d.T.**) et ses alentours, à quelque trois lieues de Bruxelles, en direction de Malines.

Selon les rares détails confus qui nous parviennent de ce combat, l'armée belge d'Anvers, renforcée par un corps écossais, a infligé d'énormes pertes aux Allemands mais en a également subi beaucoup, alors que le village d'Eppegem était presque complètement rasé.

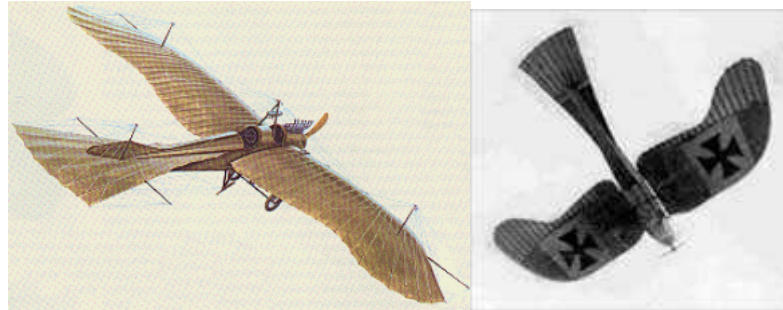
Quelques obus sont tombés sur Malines

(Mechelen) mais il semble que les vieux



monuments sont intacts, par un miracle qui ne durera pas si cela dépend des Allemands. Ils se vantent aujourd'hui, sur l'affiche officielle, qu'un

Taube a bombardé Paris, tuant un vieillard et une jeune fille.



Le canon continue à tonner et la situation s'aggrave encore davantage.

La misère se pointe aux portes de la Belgique, conséquence inévitable de la guerre. Dans nombre de localités, la population n'a pas de quoi manger et à Bruxelles même, pourtant si bien achalandée, on ressent déjà les premières affres de la faim, engendrées assurément, et en grande partie, par les accapareurs sans scrupules qui spéculent en profitant de toutes les circonstances, et la situation serait plus grave si, dès le début, la charité n'était

pas entrée en action, fondant ce que l'on appelle les "*soupes communales*" ou populaires (N.d.T. : Vierset, pp. 51-52 + pp. 59-60)

Ces institutions, improvisées sous l'égide des communes et dirigées par des comités de dames et de messieurs, qui se chargent de réunir des ressources et de les distribuer à bon escient, fournissent aux nécessiteux l'indispensable : du pain en abondance et une soupe nourrissante contenant de la viande, des légumes, du riz, etc. Les dames surveillent et, dans certains cas, font elles-mêmes la cuisine, tout comme elles assurent la distribution de ces aliments, occupant à cette fin des locaux bien ou mal adaptés, dans quelques-unes des innombrables maisons qui, dans chaque quartier, sont restées inoccupées.

C'est là qu'affluent, formant de longues files, ceux qui n'ont pas les moyens de se sustenter

ainsi que, malheureusement, ceux qui, les ayant, suivent les traces des spéculateurs de la faim et préfèrent conserver ces moyens, abusant de la bonté d'autrui et diminuant la part qui reviendrait aux véritables pauvres ou à ceux qui, dans ces circonstances sortant de l'ordinaire, se sont retrouvés momentanément sans ressources.

Ces derniers sont plus nombreux que l'on pourrait croire et, lors de ces séances de "*soupes*", l'on voit toujours des personnes, dont l'apparence dénote plutôt l'abondance que la misère : ce sont ceux qui ne peuvent pas toucher leurs salaires ou leurs pensions ou leurs petites rentes ; qui n'ont pas d'amis mieux nantis qui leur avancent des fonds. Car se procurer de l'argent est la chose la plus difficile ; et même le mont-de-piété, qui continue pourtant à fonctionner, ne prête à tout-un-chacun que six francs sur des objets de quelque

valeur que ce soit et n'accepte plus les titres, sur lesquels il avançait auparavant 80 pour cent de leur dernière cotation, à concurrence d'une somme maximale de 200 francs.

Le nombre des ouvriers sans travail est énorme, et les maçons, par exemple, ne trouvent plus d'employeurs, puisque plus personne ne songe à construire, ni même à réparer sa maison même quand elle s'écroule. C'est aussi le cas des peintres, des charpentiers, des ébénistes, de presque tout le monde en fait, car l'immense majorité des usines sont fermées : dans certains cas parce que leurs produits n'auraient plus de débouchés, dans d'autres parce que les matières premières leur font complètement défaut.

Mais une des catégories les plus malheureuses et des plus intéressantes est celle des musiciens qui, même quand ils n'avaient pas encore acquis une

renommée, occupaient une place enviable dans la société : à présent, nombre d'entre eux en sont réduits à tendre la main, à recourir à la soupe populaire, malgré leur fierté de prolétaires intellectuels, parce l'on ne donne plus de concerts, que les théâtres sont fermés, que même les cinématographes ne fonctionnent pas et que les leçons ont pris fin ; la bourgeoisie n'ayant pas non plus d'argent pour de la musique et, même si elle en avait, aucune maison belge ne laisserait résonner un piano ni un violon, en signe de deuil et de protestation.

Malgré les soupes populaires, les mendiants, jadis exceptionnels à Bruxelles, commencent à pulluler, profitant de la rareté des policiers. Les comités philanthropiques s'en sont occupés, conseillant à la population de ne pas faire isolément l'aumône parce que, dans la majorité des cas, cela favorise les plus impudents au détriment des indigents honnêtes.

Mais, en fait, beaucoup de ces pauvres gens ont d'autres besoins que d'avoir quelque chose sur l'estomac même si, pour le moment, on n'est pas trop exigeant pour le paiement du loyer de leurs pauvres logements. Ils ont, par exemple, besoin de pétrole ou de bougies pour s'éclairer, de vêtements, de charbon...

Le problème du charbon est l'un des plus graves et il sera le plus grave de tous au fur et à mesure que l'on s'enfoncera dans l'automne qui, jusqu'à présent, et par chance, s'est révélé bienveillant, très clair, très paisible, fort tempéré, sans les tempêtes ni les grandes pluies qui caractérisent le climat de la Belgique.

Dans les bassins miniers, le travail continue, ne fût-ce qu'à petite échelle, parce que, dès qu'une mine cesserait de fonctionner, elle serait condamnée à une destruction immédiate : l'eau l'envahirait, les étais tomberaient, provoquant l'effondrement des galeries,

et le désastre serait tellement important que, par la suite, il faudrait des millions de francs pour en reprendre l'exploitation.

Donc, non seulement il y a du charbon dans les dépôts des mines mais ces derniers croissent légèrement chaque jour. Ce qui est problématique, c'est le moyen de le transporter, avec les canaux hors d'usage, les ponts détruits, les chemins de fer ne pouvant pas circuler. A la rigueur, on pourrait le livrer en charrettes, mais quel fret cela engendrerait ! Déjà excessif en temps normal, il le serait bien davantage maintenant, en raison des réquisitions des Belges d'abord et des réquisitions, plus radicales des Allemands, ensuite, qui ont quasi vidé tout le pays de ses chevaux.

Le charbon peut donc arriver mais en quantité tellement réduite que ce serait un article de luxe, même pour les riches.

Ce que cela signifie est difficile à comprendre en Argentine, où l'on souffre à peine pendant quelques jours relativement froids en plein hiver (je ne parle évidemment pas du sud de la Patagonie) ; mais il faut s'imaginer ce que seront, pour les gens pauvres, tant de longues semaines où le thermomètre reste en dessous de zéro, où le soleil ne point pas, où la neige recouvre tout et où le vent glacé perce comme une flèche aiguë et mortelle dans les habitations, s'immisçant dans les moindres fentes et communiquant aux enfants et aux adultes pneumonies et rhumes. Le charbon est presque aussi indispensable que l'eau et le pain ; si on ne trouve pas le moyen d'en distribuer aux indigents, l'hiver proche va se charger de parachever l'oeuvre de la guerre, décimant la population ...

Entretiens, sans faire face à ce grave problème, l'administration allemande se préoccupe, comme

pour prouver une fois de plus quel est son esprit organisateur, de rétablir le service des postes et des télégraphes en Belgique. Mais sa première tentative a fait sourire par son côté inadéquat, malgré la pompe dont elle a tenté de la revêtir. Les Bruxellois ne manqueront pas de démontrer à nouveau qu'ils ne veulent rien savoir de l'envahisseur et ils ne recourront pas à ses bons offices même s'ils étaient moins insuffisants que ceux offerts à présent.

Les Allemands annoncent en effet que, dès le premier jour du mois à venir, on permettra le courrier, les imprimés et les échantillons pour Bruxelles même ainsi que à destination et en provenance de l'Allemagne. Les lettres à destination de l'Allemagne devront être remises ouvertes et mentionnant les coordonnées de l'expéditeur. Le courrier sera accepté exclusivement à la Poste centrale et dans ses succursales ; celui destiné à

Bruxelles ne sera pas distribué à domicile, tout-un-chacun devant aller chercher ce courrier à la poste centrale. Dans l'annonce de l'"*administration impériale des postes et télégraphes allemands en Belgique*" (N.d.T. : *Kaiserliches Deutsches Postamt und Telegraphenamnt in Belgien*), il y a, en outre, une phrase qui a suscité les réflexions les plus facétieuses : « *La correspondance peut être envoyée par recommandé, mais l'administration n'assume aucune responsabilité en cas de pertes* " ...

J'ai dit plus haut que personne n'utiliserait ce simulacre de services postaux.

J'étais dans l'erreur ! Etant donné que les Allemands vont émettre leurs propres timbres avec une surcharge indiquant la valeur correspondante en monnaie belge, dès les premiers jours, les bureaux vont être pris d'assaut par des philatélistes pour qui

leurs collections passent avant tout le reste.

Quant au télégraphe, il ne fonctionnera qu'avec l'Allemagne et les dépêches ne pourront contenir que quinze mots.

Afin de rétablir le service des téléphones dans la ville, l'administration allemande est en train de dresser la liste des abonnés disposés à payer un supplément de cent francs. Mais cette liste n'occupe encore qu'une demi-feuille de papier ...

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (19) », in LA NACION ; 5/04/1915.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Auguste VIERSET (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, lui a consacré une biographie : *Adolphe MAX*. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Pour les « *timbres* » allemands, vous pouvez consulter :

http://www.veikkos-archiv.com/index.php?title=Kategorie:Ortsangabe_fehlt_Siegelmarken&from=Kaiserlich+Deutscher+Ober++Postinspektor+W0228281

Nous étant récemment rendu compte que, grâce à l'admirable travail de Benoît Majerus et Sven Soupart,

le *Journal de guerre* (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918) de Paul MAX (cousin du bourgmestre Adolphe MAX) était accessible sur INTERNET – il a été publié aux Archives de la Ville de Bruxelles / Archief van de Stad Brussel en 2006 –, il nous semble intéressant d'en citer des passages relatifs à certains événements évoqués par Roberto J. Payró.

(http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

C'est ainsi que Paul MAX rapporte en date du :

Dimanche 23 octobre 1914 (pages 96-101). (...) Je suis allé visiter aujourd'hui Epeghem ou plutôt ce qui reste d'Epeghem. (...)

Les « avis » (ordonnances) du bourgmestre Adolphe MAX (entre autres celui du 28 août) peuvent être notamment consultés en suivant le lien INTERNET :

<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/affiches>

Concernant la vie à Bruxelles, pendant la guerre 1914-1918, il est à noter que ce site, **trilingue**, propose, dans

une rubrique « *Vie quotidienne* » (<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/vie-quotidienne>), e.a. des textes concernant : alimentation ; divertissements ; engagements patriotiques ; femmes et enfants ; Occupation ; résistances et travail.

Ce site est le fruit d'une collaboration entre les Archives de la Ville de Bruxelles et le Musée de la Ville de Bruxelles.